

malheureux orphelins. En un mot, que la pratique des Bostellen leur paraissait si pernicieuse, qu'ils ne balançaient pas à la placer au nombre des causes qui rendaient les disettes de grain si fréquentes en Suède.

Sa situation l'a déterminée à former deux corps très-différens de marine; l'un d'un grand nombre de galères et de quelques prames pour la défense de ses côtes remplies d'écueils; l'autre de vingt-quatre vaisseaux de ligne et de vingt-trois frégates pour des parages plus éloignés. Tous deux étaient dans un délabrement inexprimable en 1772. Depuis cette époque on s'est occupé de la réparation de ces bâtimens, la plupart construits de sapin, parce que le pays n'a que peu de chêne, et qui tombaient presque tous de vétusté. Il se peut que la Suède ait un besoin absolu de toutes ses galères; mais, pour ses vaisseaux, il faudra bien qu'elle se détermine à en diminuer le nombre. Ses facultés ne lui permettront jamais d'en armer même la moitié.

Le revenu public de cette puissance ne passe pas seize ou dix-sept millions de livres. Il est formé par un impôt sur les terres, par le produit des douanes, par des droits sur le cuivre, le fer et le papier timbré, par une capitation et un don gratuit, par quelques autres branches moins considérables. C'est bien peu pour les besoins du gouvernement; encore faut-il trouver dans cette faible somme de quoi acquitter les dettes.

Elles montaient à 7,500,000 livres lorsque Charles XI arriva au trône. Ce prince, économé de la manière dont il convient aux souverains de l'être, les paya. Il fit plus, il rentra dans plusieurs des domaines conquis en Allemagne, et qui avaient été engagés à des voisins puissans. Il retira les diamans de la couronne, sur lesquels on avait emprunté en Hollande des sommes considérables. Il fortifia les places frontières. Il secourut ses alliés, et arma souvent des escadres pour maintenir sa supériorité dans la mer Baltique. Les événemens qui suivirent sa mort replongèrent les finances dans le chaos d'où il les avait tirées. Le désordre a toujours été en augmentant, malgré les subsides prodigués par la France, et quelques autres secours moins considérables. En 1772 l'état devait six cent trois tonnes d'or, ou 90,450,000 livres, qui, pour un intérêt de quatre et demi pour cent, payaient aux nationaux ou aux étrangers 4,070,250 livres. A cette époque il n'y avait pas plus de deux millions d'argent en circulation dans le royaume. Les affaires publiques et particulières se traitaient avec le papier d'une banque appartenant à l'état, et garantie par les trois premiers ordres de la république. Cet établissement a eu des censeurs, il a eu des panégyristes. A-t-il été utile? a-t-il été funeste à la nation? le problème n'est pas résolu.

La pauvreté n'était pas toutefois la plus dange-reuse maladie qui travaillât la Suède. De plus

grandes calamités la bouleversaient. L'esprit de discorde mettait tout en fermentation. La haine et la vengeance étaient les principaux ressorts des événemens. Chacun regardait l'état comme la proie de son ambition ou de son avarice. Ce n'était plus pour le service public que les places avaient été créées, c'était pour l'avantage particulier de ceux qui y étaient montés. La vertu et les talens étaient plutôt un obstacle à la fortune qu'un moyen d'élévation. Les assemblées nationales ne présentaient que des scènes honteuses ou violentes. Le crime était impuni et se montrait avec audace. La cour, le sénat, tous les ordres de la république étaient remplis d'une défiance universelle. On cherchait à se détruire réciproquement avec la plus opiniâtre fureur. Lorsque l'on manquait de moyens prompts et voisins, on les allait chercher au loin, et l'on ne rougissait pas de conspirer avec les étrangers contre sa patrie.

Ces désordres avaient leur source dans la constitution arrêtée en 1720. A un despotisme révoltant on avait substitué une liberté mal combinée. Les pouvoirs destinés à se balancer, à se contenir, n'étaient ni clairement énoncés ni sagement distribués : aussi commencèrent-ils à se heurter six ans après leur formation. Rien n'en pouvait empêcher le choc. Ce fut une lutte continuelle entre le chef de l'état, qui tendait sans cesse à acquérir de l'influence dans la confection des lois, et la nation jalouse d'en conserver toute

l'exécution. Les différens ordres de la république disputaient avec le même acharnement sur l'étendue de leurs prérogatives.

Ces combats, où alternativement on triomphait et l'on succombait, jetèrent une grande instabilité dans les résolutions publiques. Ce qui avait été arrêté dans une diète était prohibé dans la suivante pour être rétabli de nouveau, et de nouveau réformé. Dans le tumulte des passions, le bien général était oublié, méconnu ou trahi. Les sources de la félicité des citoyens tarissaient de plus en plus, et toutes les branches d'administration portaient l'empreinte de l'ignorance, de l'intérêt ou de l'anarchie. Une corruption, la plus ignominieuse peut-être dont jamais aucune société ait été infectée, vint mettre le comble à tant d'infortunes.

Deux factions, dans lesquelles toutes les autres s'étaient fondues, divisaient l'état. Celle des *chapeaux* semblait occupée du projet de rendre à la Suède ses anciennes forces, en recouvrant les riches possessions que le malheur des guerres en avait séparées. Elle s'était livrée à la France, qui pouvait avoir quelque intérêt à favoriser cette ambition. La faction des *bonnets* était déclarée pour la tranquillité. Sa modération l'avait rendue agréable à la Russie, qui ne voulait point être traversée dans ses entreprises. Les deux cours, principalement celle de Versailles, avaient ouvert leurs trésors à ces vils factieux. Leurs chefs s'appliquaient à eux-mêmes la meilleure partie de

ces profusions aveugles. Avec le reste ils achetaient des voix. Elles étaient toujours à bas prix, mais aussi n'avaient-elles que rarement quelque consistance. Rien n'était plus commun que de voir un membre de la diète vendre son suffrage après l'avoir vendu. Il n'était pas même extraordinaire qu'il se fit payer en même temps des deux côtés.

La malheureuse situation où se trouvait réduit un état qui paraissait libre nourrissait l'esprit de servitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles se vantaient de leurs fers en voyant les maux que souffrait une nation qui avait brisé ses chaînes. Personne ne voulait voir que la Suède avait passé d'un excès à un autre; que, pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires, on était tombé dans les désordres de l'anarchie. Les lois n'avaient pas su concilier les droits particuliers des individus avec les droits de la société, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la sûreté commune de tous ceux qui la composent.

Dans cette fatale crise, il convenait à la Suède de confier au fantôme de roi qu'elle avait formé un pouvoir suffisant pour sonder les plaies de l'état, et pour y appliquer les remèdes convenables. C'est le plus grand acte de souveraineté que puisse faire un peuple, et ce n'est pas perdre sa liberté que d'en remettre la direction à un dépositaire de confiance, en veillant à l'usage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette résolution aurait comblé les Suédois de gloire et fait leur bonheur. Elle aurait rempli les esprits de l'opinion de leurs lumières et de leur sagesse. En se refusant à un parti si nécessaire, ils ont réduit le chef de l'état à s'emparer de l'autorité. Il règne aux conditions qu'il a voulu prescrire, et il ne reste à ses sujets de droits que ceux dont sa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne sommes pas placés à la distance convenable pour occuper nos lecteurs de cette révolution. C'est au temps à révéler ce qu'il importerait à l'historien de savoir pour en parler avec exactitude. Comment discerner ceux qui ont secondé les vues du souverain par des motifs généraux de ceux qui s'y sont prêtés par des vues abjectes? Il les connaît lui: mais le cœur des rois est un sanctuaire impénétrable d'où l'estime et le mépris s'échappent rarement pendant leur vie, et dont la clef ne se perd que trop souvent à leur mort. D'ailleurs ne sont-ils pas exposés comme nous aux prestiges de la passion? et sont-ils des meilleurs dispensateurs de l'éloge et du blâme? Les jugemens de leurs sujets sont également suspects. Entre des voix confuses et contradictoires qui s'élèvent en même temps, qui démêlera le cri de la vérité du murmure sourd et secret de la calomnie, ou le murmure sourd et secret de la vérité du cri de la calomnie? Il faut attendre que l'intérêt et la flatterie aient cessé de

s'expliquer, et la terreur d'imposer silence. C'est alors qu'il sera permis de prendre la plume sans s'exposer au soupçon de capter bassement la bienveillance de l'homme puissant, ou de braver insolument son autorité vengeresse. Si nous nous taisons, la postérité parlera. Il le sait. Heureux s'il peut jouir d'avance de son approbation ! Malheur à lui, malheur à ses peuples, s'il dédaignait ce tribunal !

Passons maintenant aux liaisons formées aux Indes par le roi de Prusse.

x.  
Le roi de Prusse forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractère de ce prince. Sort de son établissement.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient dans le secret son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire à son avènement au trône que ses ministres ne seraient que ses secrétaires, les administrateurs de ses finances que ses commis, ses généraux que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq

batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instans de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples; ses délassements mêmes leur étaient utiles. Ses ouvrages d'histoire, de morale, de politique, étaient remplis de vérités pratiques. On vit régner jusque dans ses poésies des idées profondes et propres à répandre la lumière. Il s'occupait du soin d'enrichir ses états lorsque des événemens heureux le mirent en possession de l'Oost-Frise en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, passait il y a deux siècles pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglais, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaisons avec le continent. Les Hollandais, après avoir aspiré long-temps et inutilement à se l'approprier, en étaient devenus jaloux jusqu'à travailler à le com-